Fiessinger Hist. Pam.

ARCHIVES INTERNATIONALES
DE
LARYNGOLOGIE
(Extrait)

LES

MALADIES DU NEZ

DE

L'OREILLE & DU LARYNX

A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

PAR

M. le Dr Ch. FIESSINGER (d'Oyonnax)
Membre correspondant de l'Académie de Médecine.



MALOINE, ÉDITEUR
21, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 21
—
1897

LES MALADIES

DU NEZ, DE L'OREILLE ET DU LARYNX

A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

Par M. le D^r^ Ch. Fiessinger, d'Oyonnax,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine.

Gaspard Tagliacozzi était un esprit judicieux. — Il était né en 1546 à Bologne et avait tout de suite pressenti cette vérité : que le nez est l'organe essentiel de l'homme. Les livres saints en témoignent et les poètes aussi. Par le nez on respire et par lui se déchargent les humeurs du cerveau. Ce sont les odeurs dont les femmes se parfument qui éveillent l'appétit vénérien, car le mouvement qui porte à la procréation descend de la tête, et c'est au nez qu'il prend racine.

Entre les diverses infortunes auxquelles est exposé l'homme, il n'en est pas de plus lamentable que celle de perdre son nez. Cet appendice est destiné à orner le visage, et non à offrir une prise naturelle aux estocades. Or, cette incommodité lui advenait souvent au xvie siècle. Proéminent par conformation anatomique, le nez souffrait plus qu'aucune partie du corps de cette exposition avancée aux effets des rixes et batailles. Il ne fallait pas une profonde entaille pour le jeter à bas, et plus d'un pauvre diable, le combat fini, ramassait, avec son casque tombé à terre, son nez sanglant qui gisait à côté.

Or, un homme sans nez fait le vide autour de lui. Ses semblables l'évitent et il n'inspire plus de sentiment passionnel aux femmes. Il est comme un paria et l'horreur l'environne. Heureusement que Gaspard Tagliacozzi intervient. Il se charge de faire rentrer dans l'humanité ce visage hideux dont deux trous béants rappellent la place des narines. Par vocation, il est restaurateur des nez, comme Michel-Ange est sculpteur.

Très artistement, il découpe en forme appropriée un lambeau dans la peau du bras, a soin de ne pas le détacher complètement, se contente de le soulever et d'appliquer la partie libre au lieu de l'appendice nasal disparu. Rhinoplastie par méthode italienne, enseignent nos classiques. Elle venait, cette méthode, de Sicile où elle était pratiquée vers le milieu du xve siècle par la famille

Branca; de Sicile elle avait passé en Calabre où une autre famille l'exerça : et c'est de la Calabre qu'elle s'implanta à Bologne, grâce au génie bienfaisant de Gaspard Tagliacozzi. Le nombre de mutilations nasales qu'il répara, il est diffile de l'évaluer; aussi la reconnaissance de ses contemporains lui fut-elle dispensée avec pompe. A sa mort, ils lui élevèrent une statue dans l'amphithéâtre d'anatomie de Bologne. Gaspard Tagliacozzi y est représenté tout à fait majestueux. Il étend sa main droite d'un geste noble et magnifique, et dans la paume grande ouverte, soutient un nez de forme grecque, pareil à ceux qu'il raccoutrait.

Gaspard Tagliacozzi disparu, son art déclina. Les chirurgiens qui lui succédèrent ne connurent plus cette dextérité opératoire qui amenait la cicatrisation du vingtième au quarantième jour L'opération est longue, dangereuse, pénible, proclame Fabrice d'Acquapendente; la cicatrisation tardait souvent plusieurs mois. Et puis il y avait d'autres inconvénients encore : le nez rajusté devenait bleu sous l'action du froid; c'est Fabrice de Hilden qui nous confie la chose. Qui pis est, non seulement le nez prenait des tons d'indigo, mais ses attaches demeuraient incertaines. Il tombait communément dans les doigts qui le mouchaient, surtout quand la personne qui avait fourni le lambeau autoplastique venait à succomber. Un semblable contre-temps, j'entends la mort du bonhomme, rendait l'accident inévitable. Le nez s'effondrait avec l'individu au bras duquel il était emprunté. Van Helmont nous conte un tel fait : il s'agit d'un client de Tagliacozzi même. — Donc pas moyen de douter de l'histoire. — Ajouter que ce client de Tagliacozzi était bourgeois de Bruxelles, est fait pour annéantir les objections des plus sceptiques. Or, ce bourgeois avait un nez fabriqué avec le bras d'un portefaix; c'était à Bologne. Il rentre à Bruxelles et treize mois plus tard, le jour même et à la minute où le portefaix mourait à Bologne, le bourgeois de Bruxelles vit son nez dégringoler sur le plancher de sa chambre. Campanella et d'autres auteurs relatent des aventures toutes pareilles. Nos contemporains ne se doutaient pas que le nez d'un notaire d'Edmond About avait son fondement scientifique dans les annales chirurgicales du XVI[e] siècle.

Quand, après cela, le juriste Paul Zacchias estime qu'il est permis — la douleur de l'opération n'est-elle pas une punition par elle-même? — qu'il est permis de refaire un nez chirurgical au malfaiteur que le bourreau a privé de son nez naturel, nous n'avons rien à reprendre à cette décision. Un homme qui s'égare dans les voies scélérates, mérite deux punitions plutôt qu'une. Le bourreau se charge de la première : il coupe le nez. Le chi-

rurgien veille à la seconde. Il raccoutre le morceau par la méthode de Tagliacozzi.

Celui-ci ne travaillait pas que sur les nez. Entre temps il s'occupait des oreilles : il replaçait les oreilles comme les nez. C'est dans la peau du cou qu'il taillait alors le lambeau autoplastique. Seulement il opérait sans enthousiasme. L'oreille ne vaut pas le nez. Elle ne l'atteint pas en dignité fonctionnelle. Elle ne le surpasse que par le nombre de maladies dont elle est le siège.

Déjà Hippocrate s'en était occupé. Il décrit les accidents cérébraux, suites d'otite.

« On sent des douleurs, dit-il, tout autour de la tête ; si on s'agite, on vomit de la bile. On a quelquefois de la peine à uriner et des délires. On meurt quelquefois dans sept jours ; si on les passe, c'est à la fin du septième et du onzième. S'il arrive qu'il se fasse un écoulement par les oreilles, on est sauvé. »

Comme traitement, Hippocrate recommande des éponges d'eau chaude sur la tête, de l'hydromel comme boisson, pur ou coupé d'eau blanchie avec de la farine.

Quand l'écoulement des matières par les oreilles s'est établi, que la fièvre a quitté et que les douleurs se sont calmées, on lave les oreilles avec de l'eau pure et on y applique une éponge imbue de miel. Si la partie ne se dessèche pas par ce moyen, on use de topiques pulvérulents : fleur d'argent, sandaraque, céruse, parties égales, réduites en poudre impalpable et poussées dans le conduit de l'oreille. L'oreille desséchée devient dure d'ouïe ; on y remédie au moyen de fumigations humides.

Au XVIe siècle, Félix Plater, qui avait un étonnement et une conviction — il s'étonnait qu'un mot sorti d'une bouche pût entrer dans mille oreilles et croyait à la possession par le diable, — le bon Félix Plater décrit un tas de maladies de l'oreille : la douleur, le prurit, l'intempérie chaude, cause du prurit, l'intempérie froide, cause de la douleur, l'irritation, l'inflammation, cause de la douleur, les blessures, les abcès, les ulcères, etc. C'est très minutieusement que le traitement s'inspire de ces données pathogéniques. La douleur qui suit l'intempérie chaude sera calmée par les réfrigérants, la douleur qui suit l'intempérie froide recevra le secours des échauffants, la douleur qui suit l'inflammation sera combattue par les décongestionnants. L'intempérie chaude s'annonce par les douleurs de la fièvre, l'intempérie froide succède à l'entrée d'air froid dans les oreilles ; la première est traitée par les saignées, scarifications, ventouses, applications de sangsues, et l'introduction dans le conduit auditif du spécifique que voici : Chair de loir broyée et cuite avec du miel. Le lait tiède, des

émulsions, où des mucilages de semences de psyllium sont incorporés à des œufs et de l'huile d'amandes, réussissent également. Dans l'intempérie froide on utilisera les fonctions stimulantes, les instillations d'huiles échauffantes : camomille, mélilot, aneth. En cas d'ulcère et d'abcès, on fera intervenir l'onguent Egyptiac mêlé au miel, le sucre candi en poudre, le miel dissous dans le lait ou une décoction d'orge. Toutes ces drogues nettoient le conduit. Il faut ensuite le sécher. Des décoctions d'aristoloche et de noix de Galle, une décoction de limaille de fer pulvérisée dans un mélange de vin et de vinaigre donneront le résultat cherché.

Qu'on ne s'imagine pas que nous épuisons la liste des remèdes proposés. Félix Plater est un thérapeute avant tout. Il ne croit pas, comme Hippocrate, qu'il faut ruser avec les douleurs d'oreille, n'a qu'à demi confiance dans le procédé du père de la médecine : « Faire deux choses, s'entourer le doigt de coton et d'autre part, verser de la graisse chaude dans l'oreille. Puis attention ! Introduire le morceau de coton, le retirer aussitôt et le jeter incontinent au feu pour enlever la douleur avec sa sortie, et la faire flamber avec lui .» Non, Félix Plater n'est pas si crédule : il respecte Hippocrate sans doute, mais il aligne aussi des formules copieuses.

A côté de la douleur d'oreille et de ses variétés décrites par Plater, voici maintenant la surdité. On est encore loin de l'époque de Valsalva. On ignore que la surdité provient parfois de l'obturation des trompes d'Eustache. Seulement à quoi bon s'émouvoir de cette ignorance? On sait que l'on est sourd et cela suffit. Grégoire Horst, surnommé l'Esculape de l'Allemagne, et représenté dans ses portraits, une branche d'olivier à une main et de l'autre s'appuyant à la poignée d'une épée, Grégoire Horst est très réputé comme spécialiste contre la surdité. Il prescrit : pulpe de coloquinte, un scrupule, huile de castoréum, une-demi once, faire cuire dans une-demi once de vin blanc jusqu'à évaporation de celui-ci, à instiller par gouttes dans l'oreille. Et cela est plus efficace que le cornet acoustique qui du reste n'était pas inventé. Antoine Nueck en parle pour la première fois à la fin du XVIIe siècle.

La surdité peut être due à un corps étranger de l'oreille et c'est la plus facile à guérir. Jadis Celse avait proposé, pour extraire le corps du délit, l'usage d'un dilatateur par lequel on introduisait un crochet mousse enduit de poix. L'opération était bien compliquée. Il fallait un remède plus pratique. Ce fut l'honneur d'Archigène de l'avoir découvert. Un noyau de cerise a pénétré dans l'oreille; comment s'en débarrasser? Il faut sauter à clochepied, affirme le maître. Le noyau de cerise ne peut manquer

de sortir. Pas toujours, proteste Donati, médecin italien du XVIe siècle. On a beau sauter à cloche-pied, le noyau de cerise tient ferme. Il demeure rebelle à tous les moyens d'extraction. Alors quoi ? Mieux vaut attendre : par des injections tièdes, on lubréfiera le noyau, et tout doucement un cerisier se mettra à pousser dans le conduit auditif. A ce moment le chirurgien aura besoin de toute son agilité manuelle : car il s'agira de tirer sur le germe éclos, sans l'arracher et de façon à dégager avec lui le noyau qui lui est adhérent.

Fabrice de Hilden estime qu'un cerisier pousse malaisément dans l'oreille. Il a imaginé autre chose. Il introduit dans le conduit auditif un instrument très perfectionné : un tube creux; dans ce tube qui forme gaine, un second tube à extrémité dentée et dans ce tube denté, une troisième tige sous forme de foret qui tourne en sens opposé des dents du second tube. L'instrument excita l'admiration des contemporains. Mais il ne l'utilisaient guère. Il faut être trop adroit pour s'en servir, gémissaient-ils, et ils enviaient le doigté chirurgical de Fabrice de Hilden.

Quand le corps étranger est vivant, le chirurgien en a raison à moins de frais. On retire les vers en plaçant un morceau de pomme reinette à l'entrée du conduit. Une puce a-t-elle pénétré? On l'attire au dehors en lui offrant l'appât d'un pinceau fait avec des poils de chien. Pour éviter toute revendication de priorité au sujet de ce dernier procédé, nous en indiquons tout de suite l'auteur. Il s'appelait Verduc ; mais vivant à la fin du XVIIe siècle, il n'appartient plus à la Renaissance.

Avicenne non plus, car il exerçait au Xe siècle; néanmoins il est le premier qui ait mentionné l'obturation du conduit auditif par le cérumen endurci; il recommandait l'instillation d'huile d'amandes douces en pareil cas.

Outre les corps étrangers, il est d'autre maladies de l'oreille bien désagréables ; d'abord le bourdonnement. Il guérit vite. Introduisez dans le conduit auditif une canule d'argent doré : elle absorbe l'air qui cause le bruit insolite. Le malade sera débarrassé de son bourdonnement (Reusner).

Il y a encore les atrésies et les polypes. Fabrice d'Aquapendente traitait les atrésies profondes avec les caustiques — vinaigre et acide sulfurique — mais conseillait de ne pas trop en prolonger l'usage, crainte d'attaquer le tympan.

Contre les polypes, Jean de Vigo recommandait les pinces, le fer rouge, les ligatures, les caustiques. Aranzi préférait s'en tenir à un onguent recommandé par Galien. Le précipité rouge en figurait le principe actif.

Et maintenant le larynx. Au rebours du nez et des oreilles, c'était un organe un peu sacrifié et les vieux traités de pathologie n'en parlent guère.

Amatus Lusitanus nous parle d'une femme syphilitique qui fut atteinte de raucité de la voix.

Laryngite syphilitique sans doute. L'auteur croit à une corrosion des nerfs récurrents par l'usage abusif du sublimé.

En 1576, Baillou décrit le croup et parle des membranes qui tapissent la trachée-artère.

Mais tout cela, c'est bien rare. La grande maladie du larynx c'est l'enrouement et celui-ci fait partie du catarrhe. Léonhard Fuchs le démontre en termes péremptoires en 1539.

On appelle catarrhe, enseigne notre homme — il était professeur à Tubingue — on appelle catarrhe, les flux qui partis de la tête s'écoulent en dehors par des organes divers. On en distingue trois sortes. 1° Le catarrhe proprement dit où l'humeur descend vers la bouche et la gorge. 2° Le coryza qui sort par les narines. 3° L'enrouement qui tient à l'humeur filtrée à travers la trachée-artère. Dans toutes ces maladies on évitera les aliments qui transmettent des vapeurs au cerveau : ail, moutarde, raifort, oignons, car le cerveau étant l'organe où se prépare le catarrhe, il est tout indiqué qu'on n'irrite pas intempestivement le siège primitif du mal. Pour guérir la laryngite on s'attaquera à la tête par toutes sortes de frictions d'huiles échauffantes et subtiles, et la thérapeutique ainsi instituée sera pathogénique au premier chef. Elle était prudente en même temps.

Dans les cas de croup, pratiquer la trachéotomie ne faisait guère l'affaire de nos pères. Asclepiade et Anthyllus avaient ouvert le larynx chez les anciens. Mais à la Renaissance leur témérité n'était plus suivie. Baillou conseille l'ouverture du larynx quand tout a échoué dans l'angine; seulement il ne met pas son précepte en pratique et il faut arriver vers la fin du XVIe siècle à un chirurgien du nom de Santorio pour que l'opération soit exécutée à l'aide d'un trocart, la canule étant laissée dans la trachée.

Que nous sommes loin de l'enthousiasme pour les rhinoplasties! C'est que le larynx mieux à l'abri des morsures et entailles n'était pas si souvent blessé que le nez, et l'eût-il été que tout le génie de Tagliacozzi n'eût pas suffi à reconstituer un larynx nouveau. C'est un peu compliqué de structure, un larynx, et puis ceux qui l'avaient perdu ne venaient pas réclamer souvent les services de notre habile homme. Ils avaient l'impertinence de mourir sur le champ.

PARIS. — IMP. Vᵉ GOUPY, G. MAURIN SUCC., 71, RUE DE RENNES.

Archives internationales de Laryngologie, d'Otologie et de Rhinologie.

F. HELME, Directeur. — Georges GELLÉ, Secrétaire.

(EXTRAIT)